

Simon Langlois

Trois regards sur les générations

François Ricard, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1993.

Douglas Coupland, *Generation X. Tales for an Accelerated Culture*, New York, St. Martin's Press, 1991.

Reginald Bibby et Donald Posterski, *Teen Trends. A Nation in Motion*, Toronto, Stoddart, 1992.

La génération à laquelle on appartient est à la fois le point d'ancrage d'une définition du monde, mais aussi un critère de positionnement objectif par rapport aux autres dans une société donnée. La première perspective renvoie aux façons différentes dont les générations définissent le monde, les valeurs, les façons de vivre, l'exercice de l'autorité, le respect de la tradition ou l'ouverture au changement. Les générations peuvent s'affronter violemment ou se succéder dans une certaine harmonie, selon les époques et les cultures, tout comme elles peuvent aussi coexister dans l'indifférence ainsi que le donnent à penser les analyses de E. Shorter (*Naissance de la famille moderne*, Paris, 1977). Mais l'appartenance à une génération peut aussi être considérée, dans une seconde perspective, comme un critère d'allocation des ressources disponibles dans une société, au même titre que la classe sociale, la langue, le sexe ou l'ethnie. On parlera d'effet de génération — et non plus seulement d'effet d'âge — lorsque l'équilibre relatif des rapports entre groupes d'âge est rompu d'une cohorte à l'autre.

Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Renan écrit : « J'aime le passé, mais je porte envie à l'avenir. Il y aura eu de l'avantage à passer sur cette planète le plus tard possible ». Les jeunes d'aujourd'hui auront peut-être quelques hésitations à se reconnaître spontanément dans ce discours qui leur paraîtra pécher par excès d'optimisme. Il est vrai que la situation socio-économique de la majorité s'est améliorée au fil des ans, dans la foulée du développement économique considérable qu'ont connu les sociétés industrielles. Mais il est également vrai que cette tendance s'est en quelque sorte arrêtée depuis plus de quinze ans. Ce temps d'arrêt a affecté les jeunes plus durement que tout autre groupe. Ainsi, la situation relative des jeunes familles et des personnes âgées s'est-elle considérablement modifiée en Amérique du Nord durant les années 1980 : globalement, les jeunes ont perdu du terrain par rapport aux jeunes des générations précédentes, et les personnes plus âgées ont réussi quant à elles à améliorer leurs acquis par rapport aux cohortes passées.

Les deux aspects de l'analyse des générations que nous venons d'identifier sont présents, à des degrés divers, dans les trois ouvrages analysés ici. Lus l'un après l'autre, ces livres sont autant de regards différents sur l'un des phénomènes sociaux les plus importants de la fin du siècle : la remise en cause et la redéfinition des rapports entre les générations dans les sociétés développées.

La génération lyrique

L'ouvrage de François Ricard, *La génération lyrique*, est à la fois un essai — un essai d'abord littéraire, se plaît à rappeler l'auteur — et un portrait qui s'attarde à dégager la mentalité des premiers-nés de la génération du *baby-boom* au Québec. Voilà aussi une sorte de biographie collective et de confession critique qui s'attache à suivre le déroulement de l'existence de cette génération que Ricard divise en trois périodes : l'enfance et l'adolescence (les années 1960), la jeunesse et l'entrée dans le monde (les années 1970) et l'âge du réel ou l'âge de la prise en main de la société (qui va jusqu'à la fin des années 1980). Portrait particulièrement bien réussi qui intéressera d'abord les lecteurs par ses qualités littéraires. La langue est alerte et vive et le style, incisif. L'auteur a le don de la formule qui sait ramasser en peu de mots une idée, un diagnostic, une interprétation. L'ouvrage est à lire, d'abord pour le plaisir que sait donner tout livre bien écrit.

Ricard a trouvé chez un littéraire — Milan Kundera qui est non seulement un écrivain remarquable mais aussi un fin observateur du monde contemporain — le fil conducteur de son essai qui l'a amené à qualifier de génération lyrique, les premiers-nés du *baby-boom*, cette crête d'une vague démographique qui a déferlé en Amérique du Nord après la Seconde Guerre mondiale. « Dans le vocabulaire de Milan Kundera, l'une des composantes essentielles du lyrisme est justement cette attitude qui consiste à voir le monde comme un immense champ ouvert, comme une matière vierge où l'être ne rencontre aucun obstacle et qu'il peut donc défaire et refaire à sa guise pour s'y projeter et s'y accomplir sans réserve ni confusion » (p. 25-26).

La première partie de l'essai dresse un portrait quelque peu idéalisé de l'enfance de cette génération. Conçue avec amour par des parents ayant confiance en l'avenir, la génération lyrique n'a pas connu les drames des générations précédentes. Ses membres ont été insoumis bien plus que révoltés. « L'insoumission, en un mot, n'était pas d'abord une revendication de liberté mais bien le signe de cette liberté même » (p. 147). La contestation des années 1960 n'a pas été seulement un moyen collectif de promotion des intérêts d'un groupement, elle a été d'abord une fête, une agitation lyrique; elle a été moins une révolte que l'expression d'une assurance. L'auteur tranche ici avec quelques interprétations acceptées sur les idéologies étudiantes de l'époque. Habitée par le sentiment de la légèreté du monde propre à son époque — toujours Kundera — la jeune génération lyrique n'a pas eu à lutter contre la contrainte. Celle-ci s'était en quelque sorte évanouie d'elle-même dans une société mobile se modernisant et s'enrichissant rapidement. L'auteur montre bien ici la place unique de cette génération. Celles qui l'ont précédé ont fait face à des contraintes lourdes que n'ont pas connues les jeunes appartenant à la génération lyrique. Celle-ci n'a pas eu seulement devant elle un monde marqué par la légèreté; elle a affirmé avec force sa présence par le nombre, telle une grosse vague qui s'avance lourdement, bousculant tout. D'où trois traits que lui attribue Ricard : « foi en sa propre puissance, habitude de se reconnaître dans le groupe, affirmation narcissique de sa différence » (p. 161).

La troisième partie de l'ouvrage — l'âge du réel — analyse la prise de contrôle de la société par la génération lyrique parvenue à l'âge adulte. Ici, l'auteur se fait plus cynique, plus mordant même, montrant comment cette génération s'est comportée en maître du monde, se donnant un État pour soutenir ses intérêts et le contestant, quelques années plus tard, toujours dans le même but. Le chapitre le plus important de l'ouvrage est peut-être celui sur les idéologies

lyriques. Idéologies de la société, du moi, de la culture, sans oublier le féminisme, les discours élaborés par la génération lyrique sur elle-même et sur la société globale ont été marqués par l'absence d'originalité, le ton péremptoire, une espèce de terrorisme idéologique. Emportées dans une grande agitation, ces constructions du monde n'ont guère inventé mais elles ont beaucoup détruit. Seul point positif que l'auteur concède : le désir d'innover, surtout présent en littérature. Nous voyons bien aujourd'hui que tout cela n'était que des mots conclut Ricard, avec laconisme et un regard quelque peu désabusé. « Sous couvert de changer la société, la vie ou la culture, la subversion n'avait d'autre but en réalité que de faire place nette, de disqualifier l'héritage des générations précédentes, afin que les nouveaux maîtres n'aient aucun compte à rendre ni aucune continuité à assumer » (p. 217). Ce chapitre sur les idéologies décevra sans doute le chercheur en analyse du discours parce qu'on n'y trouve pas d'étude serrée des différents corpus. Mais si on accepte de le lire comme la reconstitution d'un climat intellectuel, alors il prend toute sa force et sa pertinence. L'auteur suggère au passage l'existence d'une alliance objective entre la génération lyrique et les éléments progressifs des générations âgées, avides de changement et de modernisation. L'hypothèse est à peine développée et elle mériterait sans doute d'être réexaminée de plus près.

Il est difficile d'évaluer la portée de l'ouvrage de Ricard. Livre qui se situe à la frontière de plusieurs genres, à la fois essai, analyse sociologique et portrait littéraire d'une génération et de ses rapports aux autres, il est en quelque sorte inclassable. Sa grande qualité est sans aucun doute de parvenir à traduire le climat social d'une époque.

Cet essai, qui puise largement dans l'expérience québécoise, s'applique-t-il aussi aux autres sociétés comparables, notamment au reste du Canada, aux États-Unis et à la France? L'auteur tente de le faire croire et présente le cas québécois comme une sorte de cas typique susceptible d'être généralisé. Cette perspective est probablement l'aspect le plus contestable du livre, car il est loin d'être sûr que cette analyse puisse être aussi facilement étendue à d'autres sociétés. Deux raisons expliquent cette réserve. Tout d'abord, le *baby-boom* n'a pas eu la même importance en Europe qu'en Amérique et les traits typiques de la génération lyrique n'ont pas pu s'y déployer avec autant de facilité, ne serait-ce qu'à cause du poids des institutions et du contexte historique différent d'après-guerre. Aux États-Unis, la modernisation de la société s'était imposée bien avant la Seconde Guerre mondiale, alors qu'au Québec elle a en quelque sorte accompagné la vague du *baby-boom* de l'après-guerre. Ricard soutient que la génération lyrique a trouvé, avec l'avènement de la modernité, le climat social et moral qui lui convenait parfaitement. Il a probablement raison dans le cas québécois. Mais cette correspondance semble plus difficilement observable ailleurs, d'où l'interrogation sur la portée de l'analyse.

La génération sans nom

Après la description d'un monde marqué par la légèreté, voici celle d'un monde dénudé. Quel contraste entre la génération lyrique et la génération X, entre la vie des premiers-nés et la vie des derniers-nés du *baby-boom*, qui sont venus au monde à la fin des années 1950 et durant les années 1960. *Generation X. Tales for an Accelerated Culture* est le premier roman d'un jeune auteur originaire de la Colombie-Britannique qui peint la vie quotidienne de trois amis — Andy, Claire et Dag — et les histoires qu'ils se racontent. Ce roman est en fait le portrait sociologique de la génération qui a eu vingt ou trente ans et

des poussières au tournant des années 1990. On y découvre l'envers du décor planté par François Ricard : le monde n'apparaît plus ouvert, mais il est au contraire fermé, hermétique; l'élaboration de grands projets globaux a été remplacée par la navigation à vue; l'abondance a cédé la place à un certain épuisement. Après la génération lyrique, la génération sans nom. « We have the same group over here and its just as large, but it doesn't have a name — an X generation — purposefully hiding itself » (p. 56). Andy, Dag et Claire sont suréduqués et sous-employés, isolés les uns des autres malgré l'amitié qui les lie, cherchant désespérément à tomber en amour. Ils regardent le monde avec cynisme. Il se contentent de petits boulots et de McJobs, d'abord parce que le marché ne peut pas le plus souvent leur offrir autre chose, mais aussi parce qu'eux-mêmes refusent d'accepter ce que les bons boulots ont à offrir. Occuper ces bons emplois signifierait souvent accepter d'arrêter de vivre à vingt-cinq ans. « Many want to work for IBM when their lives end at the age of twenty-five. (Excuse me, but can you tell me more about your pension plan?) » (p. 106).

Coupland émaille son récit d'un lexique, sorte de clé de lecture de la situation de cette génération sans nom. Voici quelques exemples de définition.

- Poor buoyancy : the realization that one was a better person when one had less money (p. 82).
- Lessness: a philosophy whereby one reconciles oneself with diminishing expectations of material wealth (p. 54).
- Boomer envy: Envy of material wealth and long-range material security accrued by older members of the baby-boom generation by virtue of fortunate births (p. 21).
- Historical underclosing: to live in a period of time when nothing seems to happen (p. 7).

Bien évidemment, ces définitions ont de faibles chances de se retrouver un jour dans de sérieuses encyclopédies de sociologie. Elles ont cependant l'intérêt d'appuyer une description vivante, bien écrite et avec beaucoup d'humour, d'un monde et d'une société dans lesquels les critères de classement et d'allocation des places ne sont pas seulement la classe sociale, l'ethnie, la langue ou le sexe, mais aussi la date de sa naissance et la génération à laquelle on appartient.

La jeunesse en mutation

L'ouvrage de R. Bibby et de D. Posterski est d'une facture toute différente des deux précédents. Les auteurs analysent les résultats d'un sondage mené en 1992 auprès de 4 000 jeunes adolescents, sondage comparable à celui qu'ils avaient effectué en 1984 et dont les résultats avaient été présentés dans *The Emerging Generation (1985)*. Ils disposent donc d'un point de comparaison dans le temps qui leur permet de tracer le portrait de deux générations différentes. Non seulement les jeunes des années 1990 s'opposent-ils aux adultes, mais encore s'opposent-ils aussi à la génération des jeunes qui les a immédiatement précédés. Les deux auteurs identifient cinq configurations de traits passés qui sont en mutation dans la génération des jeunes des années 1990 et cinq configurations de traits nouveaux qui leur paraissent en émergence.

Premier trait en mutation, la valorisation des relations sociales semble quelque peu décliner en importance, même si celles-ci restent élevées. Cette observation est importante, car elle va à l'encontre de la thèse connue de Edward Shorter qui posait, dans son histoire de la famille, que les relations entre jeunes et parents étaient marquées, dans la société postmoderne, par l'avènement d'une sorte d'indifférence. Or, tel n'est pas encore le cas d'après les données des deux auteurs canadiens. Ceux-ci prennent cependant soin de souligner que leurs observations vont dans cette direction, qu'ils préfèrent identifier sous la tendance d'un individualisme accru de la vie canadienne.

Bibby et Posterski remettent en question le fait que les valeurs centrées sur le moi et les valeurs matérialistes soient en régression. En fait, ils ont découvert plutôt le contraire d'après leurs données. Le mariage et la maternité/paternité restent importants pour les jeunes, mais ils s'inscrivent parmi un ensemble de choix différents, qui laissent place à une grande combinaison de possibilités. Les jeunes profitent aussi des acquis de la révolution sexuelle des années 1960. Ils remettent à plus tard le mariage, tout en étant sexuellement actifs plus jeunes. La vie religieuse de son côté a été l'objet d'une transformation paradoxale. Les auteurs notent à la fois un regain d'intérêt pour la spiritualité parallèlement à une désaffection plus marquée vis-à-vis les institutions religieuses. En fait, c'est moins la spiritualité au sens strict qui gagne du terrain qu'un certain ésotérisme, fortement influencé par les médias, et entre autres teinté par la pensée Nouvel Âge.

La configuration des traits nouveaux ou en voie de s'accroître révèle l'appartenance des jeunes à un monde élargi, aux horizons plus étendus. Tout d'abord, ceux-ci sont mieux informés que jamais et le champ de leurs connaissances est probablement plus étendu qu'il ne l'a jamais été, grâce aux progrès de la scolarisation, mais surtout grâce à l'omniprésence de la télévision, et en particulier de la télévision américaine. Celle-ci apparaît comme le filtre quasi-exclusif des images qui atteignent les jeunes, à l'exception des jeunes du Québec, moins consommateurs d'images américaines. Mieux informés, les jeunes sont-ils mieux formés? À cette question posée maintes fois ces dernières années et qui a donné lieu à bien des discours alarmistes sur le déclin de la formation fondamentale, les deux auteurs apportent une réponse qui va quelque peu à contre courant : les trois R (reading, arithmetic, writing) ne sont peut-être plus aussi essentiels dans le monde contemporain. De nos jours, même les professeurs de mathématiques ne font-ils pas leurs comptes personnels avec l'aide d'une calculatrice? En fait, c'est la réflexion qui semble faire défaut aux deux auteurs de l'ouvrage, c'est-à-dire la capacité de faire des choix dans la masse des informations disponibles. Ce quatrième R leur paraît ainsi devoir prédominer sur les trois autres.

Second trait manquant : les jeunes voient des problèmes partout. L'environnement, la violence, la discrimination, sans oublier les questions personnelles (l'argent, l'école, le sexe) préoccupent les jeunes, sans aucun doute avec raison, mais ceux-ci sont enclins à voir tout ce qui se passe dans la société comme problématique. Ici encore, les médias ont joué un rôle clé dans cette construction du monde comme problème.

Le troisième trait est peut-être l'un des plus marquants : les jeunes n'ont jamais eu autant de choix. Choix étendu et élargi en matière de consommation marchande, de modèles de vie, de carrières, de valeurs, de produits culturels. L'ouvrage reprend un thème favori de l'un des deux co-auteurs (Bibby) : le

monde s'offre aux jeunes comme une immense mosaïque. « We now have not only a cultural mosaic but also a moral mosaic, a meaning-system mosaic, a family-structure mosaic, and a sexual mosaic, to mention just a few. Pluralism has come to provide Canadian minds and Canadian institutions » (p. 100). R. Bibby avait déjà critiqué dans un autre ouvrage la politique canadienne de multiculturalisme; voilà maintenant qu'il étend cette critique à l'ensemble de la société. La possibilité de choisir dans tous les domaines est à la fois positive — l'espace des contraintes sociales recule — mais elle est aussi porteuse d'insécurité et elle peut même conduire à une certaine déconstruction sociale.

Les jeunes sont davantage attachés aux valeurs de justice sociale et d'équité. Ils sont en fait une sorte de « *Charter generation* », élevée dans l'esprit du respect et de l'importance des droits individuels, ce qui est un aspect nouveau de la culture politique du Canada. Le racisme et le sexisme en particulier sont chez eux l'objet de vives critiques.

Enfin, les attentes et les aspirations n'ont jamais été aussi élevées que dans le groupe des jeunes interrogés en 1992. C'est un fait connu que les aspirations croissent plus vite que les possibilités objectives qu'offrent la société. Ayant des attentes plus élevées, les jeunes d'aujourd'hui ont aussi à faire face à bien des difficultés qui les forceront peut-être à recevoir moins que les générations passées. D'où d'importantes désillusions qui les guettent au tournant de leur entrée dans la vie active.

Ces tendances d'ensemble prennent des configurations quelque peu différentes dans deux sous-groupes : les jeunes du Québec et les jeunes femmes. Les auteurs reprennent la thèse que le Québec forme une société distincte par un certain nombre de traits. Les jeunes s'y marient moins, ils ont leurs enfants plus fréquemment en dehors du mariage, la religion à la carte y est plus marquée qu'ailleurs au Canada. Les jeunes du Québec valorisent aussi davantage la vie familiale, ils sont moins consommateurs de médias américains et ils ont moins voyagé ailleurs au Canada. L'on pourrait ainsi allonger la liste des traits distincts. Cette énumération d'aspects sur lesquels les jeunes du Québec se différencient des jeunes du reste du Canada ne va pas sans soulever un problème important, peu abordé dans le livre : suffit-il d'aligner ainsi des aspects différents pour conclure que le Québec est une société distincte? En fait, la distinction n'est-elle pas d'abord à rechercher dans la construction de soi qui s'oppose à un autrui significatif dont on cherche à se démarquer, bien plus que dans la recherche de caractéristiques typiques différentes?

Les jeunes hommes et les jeunes femmes se différencient sur un grand nombre d'aspects. Les jeunes femmes valorisent davantage les relations humaines et elles se montrent plus préoccupées par la violence et l'insécurité que les jeunes hommes. L'aspiration à l'égalité est à toute fin pratique la même chez les deux sexes, même si certains stéréotypes persistent encore, notamment à propos de l'image que l'on se fait de la femme qui semble aux auteurs encore marquée par les représentations dominantes dans l'ensemble de la société, représentations qui jugent les femmes inférieures sur plusieurs plans. Cet aspect est sans doute trop rapidement esquissé dans l'ouvrage et il aurait gagné à être mieux analysé.

La seconde partie du livre scrute le rôle des différentes institutions dans la vie des jeunes : la famille, le système d'éducation, les institutions religieuses, les médias. La référence au rôle des médias mérite qu'on s'y attarde davantage. Ici, il nous paraît nécessaire de revenir à l'analyse que Ricard propose dans son

ouvrage sur la génération lyrique. La télévision exerce une fascination naïve d'abord parce qu'elle est un instrument de communication pure. Elle accroche et montre, elle digère et simplifie. Le monde est découpé en clips qui sont autant d'instantanés sur le réel. Ricard évoque l'hypothèse de Enzensberger pour caractériser la place de la télévision : plus la télévision étend son empire, plus le sens, plus le besoin de sens diminue. Or les jeunes, peut-être plus que tout autre groupe ou toute autre génération, paraissent particulièrement marqués par la télévision. Celle-ci constitue non seulement un nouveau mode de socialisation qui vient en concurrence avec l'école ou la famille, mais encore elle paraît structurer leur façon de connaître et de percevoir le monde. L'exposition continue aux problèmes qu'elle met en scène, tant dans les dramatiques que dans les émissions d'information — rappelons-nous l'adage *No news is good news* — n'est sans doute pas étrangère au fait que la jeune génération ait une perception du monde marquée par l'étendue des problèmes.

Bibby et Posterski insistent enfin sur un certain nombre de contradictions qui leur semblent caractériser la vie des jeunes. Ainsi, ils ont devant eux plus de choix à faire, mais les critères pour prendre des décisions sont devenus plus flous, notamment à cause du déclin de l'autorité institutionnelle. Autre exemple : les jeunes valorisent les relations sociales, mais parviennent plus difficilement à avoir de bonnes relations avec les adultes.

Cet ouvrage dresse un portrait de la jeunesse canadienne bien construit et bien documenté. Des extraits d'entrevues menées auprès des jeunes complètent bien les analyses statistiques, qui restent cependant à un niveau assez sommaires. Les diagnostics portés sur l'ensemble de la société canadienne, vue à travers sa jeunesse, restent malgré tout peu développés. L'individualisation accrue ou la remise en cause du multiculturalisme auraient mérité d'être plus développées. De même, les auteurs parlent de la culture canadienne sans trop définir ce qu'ils entendent par là. En d'autres termes, voilà un portrait réussi de la jeunesse canadienne des années 1990; reste à esquisser plus clairement comment celle-ci s'inscrit dans les traits du Canada en profonde mutation.

* * *

Ces trois livres que nous venons de commenter sont bien sûr fort différents et ils appartiennent aussi à des genres littéraires bien démarqués. Mais du roman à l'essai à l'étude sociologique, un même constat ressort : l'appartenance à une génération ne peut plus être négligée dans l'analyse des phénomènes sociaux contemporains.